

l'enfance en terre de gâtine

1958. La naissance de la V^e République, le soulèvement d'Alger, à défaut de se distinguer comme une année à grands crus. Trop arrosée. En amateur de bon vin, plus gouleyant que capiteux, Yannick aurait volontiers inversé la référence. En ce 30 juillet, jusqu'au cœur de l'été, le ciel est chargé, le temps maussade sur Aubigny, bourgade de Vendée du pays de Gâtine, à six kilomètres de La Roche-sur-Yon. De la ferme familiale, on distingue les faubourgs de la ville. C'est ici que le grand-père de Yannick est venu s'installer à l'aube du XX^e siècle, dans la propriété de Zacharie Du Réault de la Guégonnière, vicomte De Monty de Rezé pour le titre maternel. Un patronyme à faire rosir de jalousie les personnages de Yannick ! Il fera d'ailleurs référence dans l'un de ses premiers sketches, *Échelle et tonneaux*, à ce noble dégénéré d'une lignée finissante « dont les mauvaises langues prétendaient que les deux ou trois derniers cousins mâles essayaient de perpétuer la race sans y parvenir ». Avant d'en sourire, Yannick en a souffert. De voir son grand-père ôter sa casquette au passage du maître, courber l'échine devant l'autorité du potentat. « C'est d'même qu'ol aet », c'est comme ça, disait-on. Les relations de soumission imprègnent son enfance et façonnent assurément son indépendance et son esprit rebelle. Il déplore que son père ait toujours travaillé sous les ordres de son grand-père, même lorsque celui-ci avait pris

sa retraite. Se souvient de sa mère subir les sarcasmes de sa belle-mère parce qu'elle provenait d'une famille de bordiers, de petits paysans des environs dont les dix hectares et les quatre vaches ne pouvaient soutenir la comparaison avec le vaste domaine de cinquante hectares et son riche troupeau.

Dans cette Vendée rurale du milieu du siècle dernier, le mode de vie se forge encore dans le marbre de la tradition. Le grand corps du bâtiment abrite les trois générations de la famille. Deux vastes pièces au rez-de-chaussée, séparées d'une souillarde au milieu, et deux chambres pour loger les grands-parents, la tante et l'oncle, les parents et les enfants. Cinq en cinq ans, Yannick, l'aîné, ses trois sœurs et son frère. Une tribu dont le quotidien est rythmé par les travaux de la ferme, l'élevage de charolais, les bêtes de viande de la région, et une pluriactivité agricole. « Je me souviens de mes parents se levant pour aller traire les vaches et me mettre dans le lit tout chaud des grands-parents. Un vrai bonheur ! J'ai été élevé au milieu des vaches. L'odeur la plus familière, celle qui me rassure le plus, c'est celle de l'étable. »

Si Yannick voue une véritable admiration pour son grand-père Octave, les frasques de sa grand-mère maternelle, Blanche, ont forcément nourri son imaginaire. « Ma mémé a très tôt bogué et emmerdé tout le monde. C'était une bâtarde qui avait manqué d'amour. Ça l'a rendue chiante. Elle terrorisait ma mère, elle aimait la persécuter sans se rendre bien compte. Encore récemment, elle lui demandait : « Marie-Ange, i me rappelle pu t'o que te m'as dit que tu voulais pour ton enterrement... » C'est une bonne femme incroyable. Elle croit en Dieu au premier degré, en un Dieu assis sur le rebord des nuages et dit à mes filles qui ne sont pas baptisées qu'elles finiront dans les limbes. Sa folie a dû contribuer à ma construction. J'ai d'ailleurs repris plusieurs fois le personnage de Blanche dans mes histoires. »

Premier d'une lignée à cinq unités, « une vraie série de casseroles », comme il dit, Yannick fut un enfant très attendu, au retour

précipité de la guerre d'Algérie de son père, blessé par une balle alors qu'il était en train de balayer sur une piste d'aéroport. Très attendu, mais peu choyé, car la naissance rapide de ses frères et sœur l'ont privé d'une affection prolongée, dans une famille où, au demeurant, on ne s'attardait pas à des effusions de tendresse. L'époque le voulait ainsi, surtout dans les campagnes lorsque père et mère étaient accaparés par les nombreuses tâches de la ferme. Pour capter une attention qu'il jugeait trop distante, Yannick pleurait en pleine nuit en criant « personne ne m'aime ». Mais s'il recevait quelques roustes lors de ses excès de colère, il jouissait de la grande liberté laissée par ses parents, peu autoritaires.

Sans doute n'est-ce pas un hasard, il baignait dans une ambiance gaillarde, « où l'on avait de la goule », surtout la grand-mère Hélène et son sens de la formule qui tue. Jusqu'à son entrée à l'école maternelle, il ne connaît d'autre langue que le parlange, le patois local. Qui est servi à toutes les sauces dans les repas de famille. C'est une maison où l'on cause, sans poste de télé pour faire écran. S'il aime commander ses frères et sa sœur pour leur faire payer leur venue au monde, lui est plutôt un gamin effacé, surtout à l'école où on lui a recommandé de « ne pas se faire remarquer ». C'est un gosse frêle et asthmatique – ce qui lui vaudra plus tard d'être exempté du service militaire. Calfeutré dans l'univers familial, chaleureux mais étriqué, il a peu de copains et passe l'essentiel de son temps seul, dans les paillers, à inventer des histoires, à se construire son monde.

Selon une règle locale instituée à laquelle il est alors impossible de déroger, il est envoyé chez les curés de l'école privée, comme tous les gamins des fermes et de la noblesse, pendant que les gosses du bourg fréquentent l'école publique. Il bâche, car il veut devancer les filles. Il est curieux, presse sa mère de finir la traite pour l'interroger sur ce qu'il a appris dans la journée. C'est elle qui le conduit à l'école dans la 2^e CV où s'entassent

parfois jusqu'à douze *drôles*. Dans ce bocage, les années 60 ont leurs échappées bucoliques et leurs travers pathétiques. Si certains mêmes arrivent à l'école en batifolant, d'autres y viennent ivres. Quelques traumatismes de la sorte marquent son parcours scolaire. Sous prétexte qu'il chante faux, l'instit' l'en empêche. « Il ne faut pas chercher plus loin pourquoi je m'échine aujourd'hui à chanter sur scène ! » Le choc est plus rude encore à son entrée au collège quand les quolibets fusent dès qu'il prend la parole. Pour la première fois, ses mots de patois ont l'amertume de la dissonance et du mépris. Il prend conscience de sa condition de *belou* de campagne, renvoyée en pleine face, de son manque de confiance en soi, de l'engourdissement de son monde clos. Il gardera de sa confrontation au monde urbain les stigmates de la honte et de l'humiliation mais y forgera en même temps une hargne intérieure, la force de l'opprimé, l'énergie de l'insoumis. Son ardeur au travail l'amène sans embûche jusqu'en seconde où un prof de maths, ancien militaire, le prend en grippe et le dévie de son itinéraire. Il a seize ans, une Flandria neuve et entrouvre une fenêtre sur le monde extérieur.

la jeunesse au pays du collectage

La Mobylette lui fait souffler le vent de la liberté et lui donne l'assurance qui lui manquait auprès des filles. Une nouvelle vie se profile, loin du contexte castrateur de la ferme familiale et du carcan scolaire. Elle se noue à travers une rencontre décisive, à tous égards initiatique. Celle du minotier d'Aubigny. Amoureux de sa fille, il rejoint le groupe folklorique du village, *l'Aiguail* (la rosée, en parlhange), dont il a la charge. Guy Mallard, homme fougueux et charismatique, jouisseur et libertaire, indéfectible militant de l'éducation populaire, permet à Yannick de franchir la ligne de démarcation tracée à l'époque au fer rouge, surtout en Vendée. Du patronage et de la messe dominicale (qu'il commence à désertier à l'insu de sa mère), Yannick vire à la cause laïque et aux effluves de la débauche. « Je passais à l'ennemi. J'étais un pestiféré pour les curetons mais en même temps suspect pour les laïques car je venais de chez les cathos. » Son père connaît bien Guy Mallard et ne trouve à redire à sa participation au groupe folklorique. C'est donc comme chanteur en patois et danseur en costume traditionnel que Yannick fait ses premiers pas sur scène. Mais la danse folklorique, à la sauce de Guy Mallard, emprunte des techniques modernes, invite à la liberté du geste, recherche la chorégraphie, travaille le son et la lumière. « Yannick était inventif, déjà à l'aise sur scène, c'était lui qui, avec son bagout,

emmenait le groupe où il voulait », se souvient-il. Bien que cette expérience lui donnât le goût des planches, l'essentiel était ailleurs. Dans l'esprit et dans la démarche de l'UPCP (l'Union Poitou-Charentes pour la culture populaire), puissant mouvement d'éducation populaire des années 70 fondé par les protestants des Deux-Sèvres, dont *l'Aiguail* n'était qu'une des composantes. Face à l'État jacobin, l'urgence est à la revalorisation des cultures régionales, à la recherche de l'identité, à la sauvegarde des traditions orales, surtout en Vendée où des collectages sont organisés à grande échelle. Guy Mallard mobilise les ados du pays à la cause. Il les rassemble en stage pour leur apprendre à manier les magnétophones, à prendre des photos en se faisant oublier, à réaliser les développements et les tirages, et surtout, à préparer les entretiens, à favoriser les approches, à humaniser les rencontres. « Je leur fichais la paix le reste du temps mais j'étais exigeant dans leur comportement vis-à-vis des anciens, observe-t-il. Ils devaient avoir le respect de la culture populaire. Yannick était un boute-en-train mais il travaillait sérieusement car il avait ce respect-là. Il avait un tel appétit qu'il s'est totalement investi dans le projet. Et il avait pour lui d'avoir le contact facile, d'aimer le pays, de parler le patois et de s'adapter facilement aux différentes personnes et à toutes les situations. »

Ainsi sont lancées les Opérations de sauvetage de la tradition orale paysanne (Ostop). À Triaize, dans le sud de la Vendée, deux cent cinquante ados hébergés pendant cinq jours dans une salle des fêtes – « ça picolait, ça fumait et ça baisait dans tous les coins », rapporte Yannick – sont lâchés dans la nature, en quête du Graal. Les voitures sillonnent les campagnes, les portes s'ouvrent, les langues se délient. Des tranches de vie, des histoires, des légendes, des chansons, tout témoignage relevant de la mémoire du pays est mis en boîte et exploité le soir même ! Des nuits à retranscrire la parole des anciens, à adapter une chanson et à la mettre en musique, avant de répercuter l'ensemble de ce matériau dans un fonds commun, le Centre

« Ce qui me marquait le plus, c'est la qualité humaine de ces vieux, leurs itinéraires incroyables. Un prétexte à l'humanité. »

d'études, de recherche et de documentation sur l'oralité (Cerdo), à Parthenay. « Je ne perdais pas une miette de ces rencontres, elles me transportaient, elles renforçaient ma propre identité, témoigne Yannick. Ce qui me marquait le plus, c'est la qualité humaine de ces vieux, leurs itinéraires incroyables. Un prétexte à l'humanité. Je me souviens de cette féministe avant l'heure de soixante balais qui ne s'était jamais mariée, sans doute à cause de trop de douleurs silencieuses. Elle se vengeait des gars en les saoulant dans les fêtes. C'était son combat, sa fierté, certainement les seuls possibles pour elle. »

Yannick ne le sait pas encore mais sa matrice artistique est en train de prendre corps. Non seulement il puise la matière première qui nourrira son imagination mais il perçoit dans l'humanité des anciens une richesse qui donnera sens à sa démarche de conteur. Avec fièvre et voracité, il assouvit son appétence de la vie et sa curiosité à travers les collectages d'histoires et les multiples activités de création orchestrées par Guy Mallard et imaginées par André Pacher, le théoricien du mouvement de l'UPCP : le groupe folklorique, on l'a vu, mais aussi les analyses de film, les montages vidéo, les ateliers photographiques ou encore les conceptions de grands spectacles de plein air sous forme de livres vivants, dont de Villiers s'est inspiré pour le Puy-du-Fou.

Imprégné de la culture locale, déterminé à cette époque à ne prêcher que le patois, Yannick s'éloigne toutefois de la ferme familiale et de son univers clos, sinon pour y cultiver « la meilleure herbe du pays ». « Quand je ne collectais pas les histoires, je picolais et je racassais les drôlesses. Ça garochait ! » Son père confirme : « C'était un bringueur. Y prenait des cuites au cul de la barrique ! »

Trop longtemps bridé, Yannick lâche les amarres. Jusqu'ici cantonné aux ritournelles de Gérard Lenorman qu'il enregistrait à la radio, ses camarades lui ouvrent d'autres horizons, le rock progressif, Pink Floyd, Jack Kerouac, Timothy Leary, les incontournables de la culture hippie. Quand il part aux États-Unis en 1978 pour les parcourir en stop, c'est bien sûr pour voir la Maison bleue à San Francisco. Une maison peuplée de cheveux longs qu'il s'aménage dans le bourg d'Aubigny. Si elle n'est pas accrochée à la colline, elle est ouverte aux grands vents. On y fume et on y jouit avec gourmandise. De quoi faire jaser le voisinage, jusqu'aux oreilles de ses parents, quelque peu désarmés à défaut d'être dupes. Sans doute n'est-il alors pas loin de partir en vrille. Mais pendant que certains de ses camarades de comptoir dealent, lui se ressource dans le collectage et, très vite, dans le voyage. Au Maroc, aux États-Unis, en Afrique où, parti vendre une 404, il découvre la misère. « Cette expérience lui a fait du bien. Il s'est pris une claque. Il en est revenu révolté », confie sa mère. « Au sein du mouvement UCP, je rencontrais beaucoup d'étrangers qui me donnaient envie de voyager, poursuit Yannick. Et plus je creusais dans l'identité de ma région, plus j'avais envie d'élargir le périmètre et d'aller voir ailleurs. D'autres, peu nombreux, avaient une tendance au repli identitaire. Moi, je sentais bien que l'hyper local devait amener à l'universel. J'ai eu soif de voyage. »

Aux États-Unis, il passe la nuit de ses vingt ans avec une belle Américaine, dans le Colorado. « Les femmes ont une place considérable dans ma vie. Elles m'ont donné la curiosité, l'envie d'explorer ! Au lycée, j'apprends vaguement à jouer de la guitare et de l'accordéon pour épater une drôlesse mais dès que l'affaire est conclue, j'arrête de jouer de l'instrument. Quand je chante mes deux premières chansons en patois, avec un guitariste que je rencontre, je m'aperçois que ça déclenche l'hystérie des filles. Je n'hésite pas, je me mets au rock ! » Dans sa boîte à souvenirs, il garde une belle émotion d'une nuit d'amour à Lyon avec une

jeune femme, une musicienne qui l'initie jusqu'aux aurores aux insondables raffinements du *Requiem* de Mozart. C'est la première fois qu'on lui raconte la « grande musique ». Une émotion intense, jusqu'aux larmes du bonheur.

Son bac en poche en 1976, Yannick erre deux ans en fac de droit à Nantes, sans bien savoir ce qu'il fait là, sinon empocher son salaire de pion. Il continue le collectage jusqu'en 1981 et, dans le même temps, suit une formation d'agent de développement local, pendant six mois en Irlande après un an et demi dans le Vercors. Là où il rencontre Frédérique Pariset, la femme avec qui il partagera sa vie pendant plus de vingt ans, jusqu'en 2004. À son retour d'Irlande, Yannick est embauché dans le marais poitevin où il anime dans une radio libre une émission en patois, *La gazette do marais*, et où il met en place, avec Frédérique, un village-vacances. Mais cette seule expérience professionnelle pré-artistique est vite interrompue. « Tu ne vas pas faire ça toute ta vie », lui assène Frédérique, fin 1983. Cette phrase résonne en lui comme une évidence. Sa place est ailleurs. Sur les scènes de France.